



ELSEVIER

FORUM



www.elsevier.com/locate/natsci

## Commentaire

### Réhabiliter la vie après Tchernobyl ?

## Commentary

### To rehabilitate life after Tchernobyl?

Jean-Paul Deléage

*Écologue, Université d'Orléans, UFR Lettres, Langues et Sciences Humaines, Institut des Sciences Humaines, Rue de Tours, 45072 Orléans Cedex 2, France*

L'article de Bernard Paillard et Alfredo Pena-Vega se présente sous la forme d'un reportage vivant sur les difficultés à rétablir des conditions d'existence humaine dans la petite ville de Narowlya, située sur l'un des territoires de la Biélorussie les plus gravement contaminés après la catastrophe de Tchernobyl. Nous y voyons notamment au travers de quelques éléments de récits de vie de responsables locaux (Vassili, directeur d'une maison de jeunes, Lioudmila, adjointe au directeur de l'hôpital et d'autres jeunes cadres que le gouvernement pousse à venir s'installer dans la région) les difficultés à rétablir des conditions de vie acceptables et les possibilités d'une bonne « gouvernance » dans la situation complexe et incertaine d'après-Tchernobyl. « Problème numéro un au plan national », selon les auteurs, et qui se traduit au plan local selon eux, « par une crise majeure dans tous les domaines, crise liée au risque radiologique, à ses effets induits, et surdéterminée par la chute de l'Union ». Je tiens à souligner la richesse de l'information apportée par l'article en soulignant deux points à mes yeux cruciaux. Le premier est soulevé par le responsable des affaires scolaires au District : « l'information est difficile à faire passer » dit-il ; le second par Valéry Chlyaga, président du District dont les espoirs reposent sur « les femmes qui n'ont jamais déserté » et qui « attend encore plus des jeunes filles [...] qui reviennent au pays pour exercer leurs responsabilités » et dont beaucoup souffrent « de ne pas rencontrer d'homme à leur hauteur » !

C'est à ce point qu'il convient, me semble-t-il, de resituer le contexte historique, politique, voire culturel de la situation de « l'humanité d'après-Tchernobyl » suivant la forte expression de Svetlana Alexievitch. Tout d'abord la situation sanitaire et écologique globale à propos de laquelle les autorités de Biélorussie maintiennent les traditions brutales ainsi que la culture du secret et du mensonge de l'époque de l'empire soviétique. L'accident de Tchernobyl est trop souvent réduit à une catastrophe, certes terrible, aux conséquences lourdes d'incertitudes, mais à une catastrophe. Or, il faut le dire, Tchernobyl est une tragédie, avec des acteurs en petit nombre qui, jour après jour, décident du sort de millions de personnes délibérément maintenues dans un statut précaire, qui, comme l'a écrit Yves Lenoir, est le « fruit de l'addition de toutes les pénuries : pénurie de moyens, pénurie de droits, pénurie d'information et pénurie d'espoir » (Lenoir, 1996). Cet événement n'est pas le résultat malheureux d'une conjonction d'erreurs humaines, mais il s'inscrit dans une stratégie de promotion forcenée de l'énergie nucléaire par les agences nucléaires nationales et internationales du monde entier et par deux agences majeures de l'ONU, l'Organisation mondiale de la santé (OMS) et l'Agence internationale de l'énergie atomique (AIEA). On doit à la vérité de rappeler que cette dernière a colporté des appréciations louangeuses d'origine soviétique sur la fiabilité et la sûreté des réacteurs RBMK, en particulier dans la publication d'un document (Semenov, 1982) à l'époque même du premier acci-

dent grave suivi d'une forte contamination radioactive dans la région de Polieskoié, à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de Tchernobyl.

Quant à l'OMS, qui s'est arrogée le droit de décider des conditions de l'épanouissement du bien-être de l'humanité, elle a inclus dans ses missions officielles la promotion de l'énergie nucléaire, selon des modalités détaillées au chapitre « Accord entre l'AIEA et l'OMS », adopté le 28 mai 1950. La justification médicale à cette préoccupation incongrue est donnée dans un rapport commis en 1958 sur *Les questions de santé mentale que pose l'utilisation de l'énergie atomique* dont la conclusion mérite d'être ici rapportée : « Du point de vue de la santé mentale, la solution la plus satisfaisante pour l'avenir de l'énergie atomique serait de voir monter une génération qui aurait appris à s'accommoder de l'ignorance et de l'incertitude » (Lenoir, *op. cit.* : 14).

Comment ne pas rappeler ici que cette philosophie douteuse couvrait *a priori* les conseils de non-évacuation des zones contaminées par les retombées radioactives par les experts internationaux diligentés dans la région en 1989 ? Dès le 9 mai 1986, Hans Blix, président de l'AIEA, déclarait au retour d'une mission officielle : « On ne peut démontrer de façon sûre qu'il y aura des effets négatifs mesurables sur la santé pour ce qui concerne l'augmentation des taux de cancers ». Quant à l'académicien Velikhov, conseiller scientifique de M. Gorbatchev et chef de l'équipe de crise à Tchernobyl, il affirmait sans ambages, au même moment : « Il n'y a plus de danger à Tchernobyl » (Lenoir, *op. cit.* : 17-18), affirmation rétrospectivement terrifiante lorsqu'on songe aux conditions mortelles dans lesquelles sont intervenus dans les mois qui ont suivi les milliers de liquidateurs, civils et militaires, pour nettoyer le site et construire le sarcophage. On reste stupéfait par la désinformation orchestrée et l'ampleur des mensonges officiels pendant des années après la tragédie. Il est vrai que les experts dont la mission est de dire le vrai bénéficient d'une impunité et d'un statut d'invulnérables qui ne résultent pas du hasard : ils ont été construits par des gens qui avaient une stratégie et avaient déjà beaucoup menti pour la mettre en œuvre. Trop d'argent avait été dépensé, trop d'institutions impliquées, trop de sermons prêchés depuis les chaires du progrès et de vérités cachées par les agences de sécurité<sup>1</sup> pour que l'intelligence

humaine puisse enfin accomplir son œuvre face aux intérêts et à l'arrogance technocratique des experts.

Il convient d'apporter encore un éclairage sommaire sur l'actuelle situation de la Biélorussie. Ce pays, aussi peuplé que la Belgique et dont l'étendue est équivalente à la moitié de celle du territoire français, n'en finit pas de vouloir s'unir à nouveau avec la Russie. C'est probablement d'ailleurs le seul dans l'histoire à avoir voté par référendum contre sa propre indépendance. Alexandre Loukachenko qui le dirige a fait de la Biélorussie « un cas désormais unique en Europe, un véritable trou noir au milieu d'un continent, car c'est elle qui détient le triste privilège d'être un musée vivant du stalinisme dans sa version campagne » (Rosenblum, 2001). Et pourrions-nous ajouter, un musée des horreurs d'après-Tchernobyl. Je pense donc qu'il n'est guère possible de poser avec sérieux le problème de la gouvernance locale de l'une de ses régions sans le situer dans l'emboîtement des échelles du pouvoir national et régional, pouvoir qui bénéficie de la complicité active d'agences internationales émanant de l'Organisation des Nations Unies (où siège d'ailleurs la Biélorussie depuis plus d'un demi-siècle, grâce à la bienveillante fermeté de Joseph Staline).

On ne peut oublier non plus qu'A. Loukachenko, ancien directeur de ferme collective, est un spécimen assez rare de despote rural qui gère son pays comme un *sovkhos*, gouverne par décret, prive les députés de toute immunité, fait tabasser à mort les récalcitrants et disparaître les opposants, musèle enfin totalement les médias. Que dire de la possibilité d'une « bonne gouvernance » sous la férule d'un tel autocrate bucolique, aux mains calleuses et couvertes de sang ? Que souhaiter d'autre à l'homme fort de Minsk que la comparution devant un tribunal pénal international pour crime contre la vie ? Comment ne pas réclamer qu'il aille rejoindre Milosevitch à qui il avait d'ailleurs offert asile ?

Alors réhabiliter la vie après Tchernobyl ? Oui, sans aucun doute. Nous le devons à toute une génération d'enfants biélorusses, ukrainiens, russes, dont le destin a été brisé par la tragédie de Tchernobyl, que cette tragédie a rendus malades ou a fait mourir. Voilà en tout cas un devoir qui aurait dû motiver un immense effort d'investigation des diverses communautés scientifiques qui, dans le monde, réfléchissent au concept de « développement durable » ou à la question de la « bonne gouvernance », deux expressions appartenant désormais à la panoplie du scientifiquement correct. Seul un affaissement généralisé des valeurs censées gouverner leur *ethos* peut expliquer l'apathie des scientifiques. Il leur faut entendre *La Supplication*

<sup>1</sup> Sur ce point, on lira avec intérêt le rapport secret à l'attention de la direction des plus hauts dirigeants du PCUS, « Rapport concernant les défauts de la construction de la station nucléaire de Tchernobyl » en date du 21 février 1979, signé Youri Andropov, président du KGB, *Écologie et Politique*, 27, 227-231.

de Svetlana Alexievitch (1997) et le cri de la jeune mariée d'après l'apocalypse : « Je ne sais pas de quoi parler... De la mort ou de l'amour ? ou c'est égal, de quoi ? » (ibid : 11).

Et encore relire Svetlana Alexievitch : « Nous, après Tchernobyl, nous n'avons pas posé notre réflexion jusqu'au bout : la réflexion sur le fait que nous sommes allés beaucoup trop loin, que nous nous sommes approchés d'une frontière de l'horreur qui n'est plus commensurable avec le temps humain. Et là se pose en nouveaux termes la question d'une responsabilité collective, d'une responsabilité personnelle... Le caractère global de cette catastrophe se manifeste dans la destruction totale du monde humain organisé selon les lois anciennes » (Alexievitch S., 2002). Telle est la question que je lis aussi dans le regard étonné et innocent des enfants martyrs de Tchernobyl : qu'as-tu fais personnellement pour nous en ces temps d'apocalypse ? La réponse est simple : j'étais réfugié à

Paris, capitale du royaume officiellement protégé du nuage radioactif, pour étudier les dilemmes moraux et politiques qu'implique la technologie moderne, en oubliant que l'un des plus pathétiques se trouvait chez vous, enfants de Tchernobyl, et tout près de chez moi, aux marches de la vieille Europe.

## Références

- Alexievitch, S., 1997. *La Supplication, Tchernobyl, chronique du monde d'après l'apocalypse*. Lattès, Paris (1998 Trad.française).
- Alexievitch S., in Virilio P., *Ce qui arrive*, catalogue de l'exposition organisée par la Fondation Cartier pour l'art contemporain, Paris, 2002, p. 204.
- Lenoir, Y., 1996. Tchernobyl, l'optimisation d'une tragédie. *Écologie & Politique* 18/19, 12-45.
- Rosenblum J., « Triste exception biélorusse », *RFI*, avril 2001.
- Semenov, B.A., 1982. Nuclear Power in the Soviet-Union. IAEA 25, 2.

Available online at [www.sciencedirect.com](http://www.sciencedirect.com)

SCIENCE @ DIRECT®